

Maurice Blanchot

La palabra analítica
La parole analytique

traducción y notas: Noelia Billi
epílogo y revisión: Marcelo Percia



Blanchot, Maurice

La palabra analítica ; con epílogo de: Marcelo Percia. - 1a ed. -
Buenos Aires : Ediciones La Cebra, 2012.

72 p. ; 19x13 cm.

Traducido por: Noelia Billi

ISBN 978-987-26464-9-3

I. Filosofía Contemporánea. I. Percia, Marcelo, epílogo.

II. Billi, Noelia, trad. III. Título

CDD 190

Título francés: *La parole analytique*

© Éditions Gallimard, 1969

Traducción y notas

Noelia Billi

Revisión y epílogo

Marcelo Percia

Marcelo Percia renuncia a los derechos de autor que le
corresponderían por su participación en este libro. Así como no ha
cobrado ni cobrará honorarios de ningún tipo.

edicioneslacebra@gmail.com

www.edicioneslacebra.com.ar

Diagramación y tapa

Cristóbal Thayer

Este libro se terminó de imprimir en el mes de marzo de 2012 en
Talleres Gráficos Su Impress S.A., Tucumán 1478/80, Buenos Aires,
Argentina

Queda hecho el depósito que dispone la ley 11.723

ÍNDICE

<i>Nota a la presente edición</i>	7
La parole analytique.....	8
La palabra analítica.....	9
<i>Notas de la traductora</i>	37
<i>Bibliografía de Maurice Blanchot</i>	41
Un oído que está por aparecer.....	47
<i>Marcelo Percia</i>	

Nota a la presente edición

La primera publicación de este texto se registra en *La Nouvelle Nouvelle Revue Française*, septiembre de 1956, a. 4, n° 45, en la sección *Chroniques* y bajo el nombre “Freud” (pp. 484-496). Luego, M. Blanchot lo transformará en un capítulo del libro *L’entretien infini* (París, Gallimard, 1969, pp. 343-354), introduciendo algunas variaciones al texto original, incluyendo su título (que finalmente será “La parole analytique”). Es esta última versión la que aquí se presenta, en una traducción que –tomándose ciertas licencias respecto del original en francés– intenta poner al alcance de un público muy específico (estudiantes de Psicología de la Universidad de Buenos Aires) un bello texto cuyos interrogantes, con el paso del tiempo, se han hecho aún más acuciantes.

Los (*) que el lector encontrará remiten a las notas de la traductora, dispuestas al final del texto y ordenadas por número de página.

Noelia Billi

La parole analytique

Songeant à Freud, nous ne doutons pas d'avoir eu en lui une réincarnation tardive, dernière peut-être, du Vieux Socrate. Quelle foi dans la raison. Quelle confiance dans le pouvoir libérateur du langage. Quelle vertu accordée à la relation la plus simple : un homme qui parle et un homme qui écoute. Et voilà que non seulement les esprits, mais les corps guérissent. Cela est admirable, cela dès lors passe la raison. Pour éviter toute grossière interprétation magique de ce phénomène merveilleux, il a fallu à Freud un effort d'élucidation opiniâtre, d'autant plus nécessaire que sa méthode avait une origine impure, ayant commencé tout près du magnétisme, de l'hypnose et de la suggestion. Est-ce que les rapports, même réduits à des rapports de langage, entre malade et médecin, ne resteraient pas essentiellement magiques? La magie ne demande pas toujours des cérémonies, ni l'imposition des mains ou l'usage des reliques. Elle est déjà là où un homme fait l'important auprès d'un autre, et s'il y a entre un simple malade et son médecin des rapports d'autorité où celui-ci abuse toujours de son importance, à plus forte raison quand ce malade se tient ou est tenu pour déraisonnable. Dans n'importe quelle clinique psychiatrique, cette impression de violence frappe le spectateur, qui du reste ajoute à cette violence

La palabra analítica

Al pensar en Freud, no dudamos en que haya sido una reencarnación tardía, última quizás, del viejo Sócrates. Qué fe en la razón. Qué confianza en el poder liberador del lenguaje. Qué virtud otorgada a la relación más simple: una persona que habla y otra que escucha. Sucede que no sólo los espíritus se curan, sino también los cuerpos. Ello es admirable, por consiguiente, excede la razón. A fin de evitar toda grosera interpretación mágica de este fenómeno maravilloso, a Freud le hizo falta un obstinado esfuerzo de elucidación, más necesario todavía cuanto que su método tenía un origen impuro, habiendo comenzado muy cerca del magnetismo, de la hipnosis y de la sugestión. ¿Las relaciones, incluso reducidas a relaciones de lenguaje, entre enfermo y médico, acaso no serían siempre esencialmente mágicas? La magia no siempre precisa ceremonias, ni la imposición de manos o el uso de de objetos encantados. Ya está ahí donde un hombre se vuelve importante para otro y, si entre un simple enfermo y su médico hay relaciones de autoridad en que este último abusa siempre de su importancia, con más razón todavía cuando el enfermo se considera a sí mismo o es tenido por irrazonable. En cualquier clínica psiquiátrica, esta impresión de violencia sorprende al espectador, violencia incrementada, por lo

par le spectacle. Les paroles ne sont pas libres, les gestes trompent. Tout ce que dit l'un, tout ce que fait l'autre, malade ou médecin, est ruse, fiction ou prestige. Nous sommes en pleine magie.

Et quand Freud découvre — avec quel malaise — le phénomène du « transfert », où il lui fallut retrouver l'équivalent des rapports de fascination propres à l'hypnose, il aurait pu y chercher la preuve que ce qui se passait entre les deux personnes réunies mettait en jeu des forces obscures, ou ces relations d'influence qu'on attribue depuis toujours à la magie des passions, mais il s'en tient admirablement à son pressentiment que le médecin joue un rôle, non pas enchanté, mais plus caché : nul peut-être et, à cause de cela, très positif, celui d'une présence-absence sur laquelle vient reprendre forme et expression, vérité et actualité, quelque ancien drame, quelque événement réel ou imaginaire, profondément oublié. Le médecin ne serait donc pas là pour lui-même, mais à la place d'un autre, il joue par sa seule présence le rôle d'un autre, il est autre et l'autre avant de devenir autrui. Freud, à cet instant, essaie de substituer, peut-être avant de le savoir, à la magie la dialectique, mais à la dialectique le mouvement d'une autre parole.

En tout cas, s'il le sut, cela fut rapidement négligé, et l'on peut le regretter, mais penser aussi que ce fut une chance, car Freud, au lieu de se servir d'un vocabulaire philosophique établi et de notions précises et déjà élaborées, fut conduit à un extraordinaire effort de découverte et d'invention de langage qui lui permit de retracer, d'une manière évocatrice et persuasive, le mouvement de l'expérience humaine, ses nœuds, ses moments, où chaque fois, à un stade plus élevé, un conflit — le même

demás, por el espectáculo. Las palabras no son libres, los gestos engañan. Todo lo que dice uno, todo lo que hace el otro, enfermo o médico, es astucia, ficción o ilusionismo. Estamos en plena magia.

Y cuando Freud descubrió –con qué malestar– el fenómeno de la “transferencia”, en el que volvió a encontrar el equivalente de las relaciones de fascinación propias de la hipnosis, pudo haber buscado allí la prueba de que aquello que sucedía entre dos personas reunidas ponía en juego fuerzas oscuras, o relaciones de influencia que se atribuyen desde siempre a la magia de las pasiones; pero él se atiene admirablemente a su presentimiento de que el médico juega un papel, no encantado, sino más oculto: ninguno quizás y, a causa de ello, muy positivo, aquel de una presencia-ausencia sobre la cual viene a tomar nuevamente forma y expresión, verdad y actualidad, algún drama antiguo, algún acontecimiento real o imaginario, profundamente olvidado. El médico no estaría allí, entonces, por sí mismo, sino en lugar de otro, juega por su sola presencia el papel de otro, es otro y lo otro antes de devenir *otro**. Freud, en ese instante, intenta sustituir, tal vez antes de saberlo, la magia por el diálogo, pero también el diálogo por el movimiento de una palabra diferente.

En todo caso, si lo supo, fue rápidamente desatendido, y ello podría lamentarse, pero también puede pensarse que fue una suerte, dado que Freud, en lugar de servirse de un vocabulario filosófico establecido y de nociones precisas ya elaboradas, fue conducido a un extraordinario esfuerzo de descubrimiento e invención de lenguaje que permitió relatar, de una manera evocadora y persuasiva, el movimiento de la experiencia humana, sus nudos, sus momentos, donde cada vez, en un estadio más elevado, un

conflit — insoluble, et qu'il faut pourtant résoudre, porte plus loin l'individu qui s'y éduque, s'y altère ou s'y brise¹.

Ce qui est frappant, c'est l'espèce de passion de l'origine dont Freud est animé, — qu'il éprouve aussi, d'abord, dans sa forme renversée : répulsion à l'égard de l'origine².

1. Dans la correspondance que Freud a entretenue avec W. Fliess de 1887 à 1902, correspondance jusqu'à ces dernières années inédite et qu'on vient de traduire en français (*La naissance de la psychanalyse*) on suit ce tâtonnement, les détours et les vains essais, on remarque les renoncements, les silences, le besoin de savoir qui se forme précipitamment des pensées et des définitions. Il y a d'émouvantes paroles : en 1893, alors qu'il est loin encore de ce qui sera la psychanalyse, Freud a écrit à son ami : « Je suis trop vieux, trop paresseux et trop accaparé par une foule d'obligations pour pouvoir apprendre quelque chose de nouveau ». Mais en 1897 : « Nous n'échouerons pas. Au lieu du passage que nous cherchons, nous découvrirons peut-être des océans dont nos successeurs devront pousser plus loin l'exploration. Toutefois, si nous ne chavirons pas prématurément et si notre constitution l'endure, nous réussirons. Nous y arriverons ».

2. La correspondance avec Fliess confirme bien ce que l'on savait : que seule l'auto-analyse, après la mort de son père, permit à Freud de ne plus chercher la source de la névrose dans une scène de séduction réelle — toutes ses patientes, chose bizarre, avaient un père, un oncle ou un frère que les avaient séduites dans leur enfance — mais d'en venir à l'idée du complexe, en particulier le complexe d'Œdipe, dont l'étrange structure de sa propre famille lui dissimulait la configuration. « Mon auto-analyse est réellement ce qu'il y a, pour le moment, de plus essentiel et promet d'avoir pour moi la plus grande importance si je parviens à l'achever... » « Quelque chose, venu des profondeurs abyssales de ma propre névrose s'est opposé à ce que j'avance encore dans la compréhension des névroses. » « Cette analyse est plus malaisée que n'importe quelle autre et c'est elle aussi qui paralyse mon pouvoir d'exposer et de communiquer les notions déjà acquises. » Mais l'auto-analyse est-elle même possible ? « Une vraie auto-analyse est réellement impossible, sans quoi il n'y aurait plus de maladie. » Que Freud ait toujours besoin d'un ami à qui faire connaître ses pensées au fur et

conflicto –el mismo conflicto–, insoluble y que, sin embargo, es preciso resolver, lleva más lejos al individuo que en él se educa, se altera o se deshace¹.

Sorprende esa especie de pasión por el origen que animó a Freud –que experimenta también, al principio, en forma invertida: repulsión respecto del origen². Y así,

1. En la correspondencia que Freud mantuvo con W. Fliess entre 1887 y 1902, correspondencia inédita hasta estos últimos años y que acaba de traducirse al francés (*La naissance de la psychanalyse*), se sigue aquella marcha a tientas, los desvíos y los intentos fallidos, se notan los renunciamientos, los silencios, la necesidad de saber que se constituye precipitadamente de pensamientos y definiciones. Hay palabras conmovedoras: en 1893, aunque está lejos aún de aquello que será el psicoanálisis, Freud escribe a su amigo: “Estoy demasiado viejo, perezoso y agobiado por deberes cotidianos como para ponerme a estudiar algo nuevo a esta altura de las cosas”. Pero en 1897: “No fracasaremos: es posible que en lugar del estrecho que buscamos, hallemos océanos cuya exploración completa deberá ser emprendida por quienes nos sucedan; pero si los vientos no nos hacen naufragar prematuramente, si nuestra constitución lo resiste, llegaremos. *Nous y arriverons* [Llegaremos allí]”*

2. La correspondencia con Fliess confirma abundantemente lo que ya se sabía: sólo el autoanálisis, después de la muerte de su padre, permitió a Freud no buscar más la fuente de la neurosis en una escena de seducción real –todas sus pacientes, cosa bizarra, tenían un padre, tío o hermano que las había seducido durante su infancia–, sino más bien concebir la idea del complejo, en particular del complejo de Edipo, cuya configuración le era disimulada por la extraña estructura de su propia familia. “Mi autoanálisis es, en efecto, lo más importante que tengo entre manos, y prometo llegar a ser del mayor valor para mí si lo llevo a su término final...”. “Algo surgido del más profundo abismo de mi propia neurosis se opone a todo progreso mío en la comprensión de las neurosis”. “Este análisis es más difícil que ningún otro y es también el que me priva de la energía psíquica necesaria para anotar y comunicar cuanto he aprendido hasta ahora”. ¿Pero es posible el autoanálisis? “El autoanálisis es, en realidad imposible, pues de lo contrario no existiría la enfermedad”. Bien parece en relación con el método de análisis el hecho de que Freud tenga siempre necesidad de un amigo a quien hacerle

Et ainsi il invite chacun à chercher, en arrière de soi, pour y trouver la source de toute altération, un « événement » premier, individuel, propre à chaque histoire, une scène, quelque chose d'important et de bouleversant, mais que celui qui l'éprouve ne peut ni maîtriser ni déterminer et avec quoi il a des rapports essentiels d'insuffisance. D'un côté, il s'agit de remonter à un commencement ; ce commencement sera un fait ; ce fait sera singulier, vécu comme unique, en ce sens ineffable et intraduisible. Mais, en même temps, ce fait n'en est pas un : c'est le centre d'un ensemble instable et fixe de rapports d'opposition et d'identification ; ce n'est pas un commencement : chaque scène est toujours prête à s'ouvrir sur une scène antérieure, et chaque conflit n'est pas seulement lui-même, mais le recommencement d'un conflit plus ancien, qu'il réanime et au niveau duquel il tend à se rétablir. Or, chaque fois cette expérience a été celle d'une insuffisance fondamentale ; chacun fait l'expérience de soit comme insuffisant. Comme si nous n'avions accès aux diverses formes de l'existence que privés de nous et privés de tout. Naître, c'est, après avoir en toutes choses, manquer, soudain de toutes choses, et d'abord de l'être, — si l'enfant n'existe ni comme corps constitué ni comme monde. Tout lui est extérieur, et il n'est presque rien que cet extérieur :

à mesure qu'elles se découvrent, cela semble bien en rapport avec la méthode de l'analyse : ami qui devient souvent et rapidement ennemi. On constate aussi chez Freud un passionnant va-et-vient de pensées qui explique en partie que, si ferme sur le principe de sa méthode, il renonce si librement et si aisément à tels schémas d'explication dont ses disciples feraient volontiers des dogmes : « Parfois des pensées bourdonnent dans ma tête dont j'espère qu'elles me permettront de tout expliquer... Puis ces idées fuient à nouveau sans que je fasse effort pour les retenir puisque je sais que leur apparition dans le conscient et ensuite leur disparition donnent sur leur destin aucun renseignement véritable. »

invita a cada uno a buscar, detrás de sí, para encontrar allí la fuente de toda alteración, un “acontecimiento” primero, individual, propio de cada historia, una escena, algo importante y conmovedor, pero que aquel que la experimenta no puede ni dominar ni determinar y con lo cual tiene relaciones esenciales de insuficiencia. Por una parte, se trata de remontarse a un comienzo; ese comienzo será un hecho; ese hecho será singular, vivido como único, en tal sentido inefable e intraducible. Pero, al mismo tiempo, ese hecho no es un hecho: es el centro de un ensamble inestable y fijo de relaciones de oposición y de identificación; no es un comienzo: cada escena está siempre a punto de abrirse sobre otra anterior, y cada conflicto no es sólo él mismo, sino el recomienzo de otro anterior, el cual se reanima y tiende a restablecerse. Ahora bien, cada vez, esta experiencia ha sido la de una insuficiencia fundamental; cada uno hace la experiencia de sí como existencia insuficiente. Como si sólo tuviéramos acceso a diversas formas de existencia privados de nosotros y privados de todo. Nacer es, después de haber tenido todo, carecer repentinamente de todo, y en primer lugar del ser (el niño no existe ni como cuerpo constituido, ni como mundo). Todo le es exterior, y no es casi nada sino este

conocer sus pensamientos a medida que van descubriéndose: amigo que deviene a menudo y rápidamente enemigo. Se constata también en Freud un apasionante vaivén de pensamientos que explica en parte que, tan firme sobre el principio de su método, renuncie tan libre y fácilmente a ciertos esquemas explicativos que sus discípulos transformarían en dogmas: “De tanto en tanto me zumban ideas por la cabeza que prometen explicarlo todo... De pronto [esas ideas] desaparecen y yo no me esfuerzo lo más mínimo por retenerlas, porque sé muy bien que su aparición en la consciencia, tanto como su desaparición, no son los índices reales del destino que han de tener”*.

le dehors, l'extériorité radical sans unité, la dispersion sans rien qui se disperse; l'absence qui n'est absence de rien est d'abord la seule présence de l'enfant. Et chaque fois qu'il croit avoir conquis avec l'environnement un certain rapport d'équilibre, chaque fois qu'il retrouve un peu de vie immédiate, il faut qu'il en soit privé à nouveau (le sevrage, par exemple). C'est toujours auprès du manque et par l'exigence de ce manque que se forme le pressentiment de ce qu'il sera, son histoire. Mais ce manque, c'est l'« inconscient » : la négation qui n'est pas seulement défaut, mais rapport à ce qui fait défaut — désir. Désir dont l'essence est d'être éternellement désir, désir de ce qu'il est impossible d'atteindre et même de désirer.

On sait bien que la chance de l'homme est de naître prématurément, et qu'il doit sa force à sa faiblesse, force qui est force de la faiblesse, c'est-à-dire pensée. Comme l'a sans doute voulu dire Pascal, il a fallu d'abord que l'homme se fasse roseau pour devenir pensant. Mais ce manque originel d'où tout lui est venu, ce défaut ressenti comme une faute, les interdits qui préservent le manque et nous empêchent de le combler, afin que nous ne puissions jamais avoir ni être, toujours écartés de ce qui nous est proche, toujours destinés à l'étranger : ces vicissitudes, ces difficultés heureuses, ces épisodes effroyables qui remplissent l'histoire de notre culture sont d'abord l'expression de notre expérience propre. Étrange expérience : aussi purement que nous croyions penser, il est toujours possible d'entendre dans cette pure pensée le retentissement des accidents de l'histoire originale du penseur, et d'entendre cette pensée, de la comprendre à partir des accidents obscurs de son origine. Du moins, avons-nous cela, cette certitude sur nous-mêmes, ce savoir de ce qui nous est le plus particulier et le

exterior: el afuera, la exterioridad radical sin unidad, la dispersión sin nada que se disperse; la ausencia que no es ausencia de nada es, en primer lugar, la sola presencia del niño. Y cada vez que él cree haber conquistado una cierta relación de equilibrio con el entorno, cada vez que recobra un poco de vida inmediata, es privado de ella nuevamente (el destete, por ejemplo). Es siempre cerca de la falta y por la exigencia de esa falta que se forma el presentimiento de lo que él será, su historia. Pero esa falta es el "inconciente": la negación que no es sólo falta, sino relación con aquello que hace falta – deseo. Deseo cuya esencia es ser eternamente deseo, deseo de aquello que es imposible de alcanzar e incluso de desear.

Bien se sabe que nacer prematuramente es la suerte del hombre, y que lo humano debe su fuerza a su debilidad, fuerza que es fuerza de la debilidad, es decir, pensamiento. Como, sin duda, ha querido decir Pascal, fue preciso que primero el hombre se sintiera frágil para devenir pensante. Pero esa falta original de donde todo proviene, esa imperfección sentida como una carencia, las prohibiciones que preservan la falta y nos impiden colmarla, a fin de que nunca podamos tener ni ser, estando siempre separados de aquello que nos es próximo, siempre destinados a lo extraño: esas vicisitudes, esas dichosas dificultades, esos episodios espantosos que llenan la historia de nuestra cultura son, en primer lugar, expresión de nuestra propia experiencia. Extraña experiencia: por más puramente que creamos pensar, siempre es posible oír en este pensamiento resonancias de los accidentes de la historia original del pensador, y oír este pensamiento, comprenderlo, a partir de los accidentes oscuros de su origen. Al menos, tenemos eso, esta certeza acerca de nosotros mismos, el saber de

plus intime, et si nous n'avons plus la pure pensée, nous avons, à la place, et connaissons l'écharde dans la chair où elle est encore, étant remontés vers ces moments premiers où quelque chose de nous est resté fixé et où nous nous sommes attardés indûment. Voilà donc où tout aurait commencé. Oui, s'il s'agissait de moments réellement premiers. Mais c'est la force de l'analyse de dissoudre tout ce qui semble premier en une antériorité indéfinie : tout complexe en dissimule toujours un autre, et tout conflit primordial, nous ne l'avons vécu que comme l'ayant toujours déjà vécu, vécu comme autre et comme vécu par un autre, ne le vivant par conséquent jamais, mais le revivant et ne pouvant le vivre, et c'est précisément ce décalage, cette inextricable distance, ce redoublement et dédoublement indéfini qui, chaque fois, constitue la substance de l'épisode, sa fatalité malheureuse, comme sa puissance formatrice, qui le rend insaisissable comme fait et fascinant comme souvenir. Et est-ce qu'il a jamais eu lieu réellement ? Il n'importe, car ce qui compte, c'est que, sous l'interrogation pressante du silence du psychanalyste, peu à peu nous devenions capables d'en parler, d'en faire le récit, de faire de ce récit un langage qui se souvient et de ce langage la vérité animée de l'événement insaisissable, — insaisissable parce qu'il est toujours manque, un manque par rapport à lui-même. Parole libératrice où il s'incarne précisément comme manque et ainsi se réalise finalement

*

La situation de l'analyse telle que Freud l'a découverte est une situation extraordinaire qui semble empruntée à la féerie des livres. Cette mis en rapport, comme l'on dit, du

aquello que nos es más propio e íntimo, y si ya no tenemos el pensamiento puro, en su lugar sentimos una astilla que molesta en la carne, al habernos remontado hacia esos primeros momentos en los que algo, que quedó fijado en nosotros, nos atrae indebidamente. He allí, entonces, donde todo habría comenzado. Sí, si se tratara de momentos realmente primeros. Pero la fuerza del análisis consiste en disolver todo aquello que parece ser primero en una anterioridad indefinida: todo complejo disimula en sí a otro, y vivimos todo conflicto primordial como ya siempre vivido, vivido como otro y como vivido por otro, en consecuencia no viviéndolo nunca, sino reviviéndolo sin poder vivirlo; es precisamente este desajuste, esta inextricable distancia, este redoblamiento y desdoblamiento indefinido lo que, cada vez, constituye la sustancia del episodio, su fatalidad desdichada, tanto como su potencia formativa, y lo vuelve inasible como hecho y fascinante como recuerdo. ¿Y es que ha tenido lugar realmente alguna vez? No importa, sólo cuenta que bajo la interrogación insistente del silencio del psicoanalista, poco a poco devengamos capaces de hablar de ello, de hacer de ello un relato, de hacer de este relato un lenguaje que recuerda, y de este lenguaje la verdad animada del acontecimiento inasible –inasible porque está siempre perdido–, una falta en relación a sí mismo. Palabra liberadora que se encarna precisamente como falta y así se realiza finalmente.

*

La situación del análisis, tal como Freud lo descubrió, es una situación extraordinaria que parece tomada de las novelas fantásticas. Esa puesta en escena, como se dice, del

divan et du fauteuil, cet entretien nu où, dans un espace séparé retranché du monde, deux personnes, invisibles l'une à l'autre, sont peu à peu appelées à se confondre avec le pouvoir de parler, le pouvoir d'entendre, à n'avoir d'autre relation que l'intimité neutre des deux faces du discours, cette liberté pour l'un de dire n'importe quoi, pour l'autre d'écouter sans attention, comme à son insu et comme s'il n'était pas là, — et cette liberté qui devient la plus cruelle des contraintes, cette absence de rapport qui devient, en cela même, le rapport le plus obscur, le plus ouvert et le plus fermé. Celui-ci qui, en quelque sorte, ne doit cesser de parler, donnant expression à l'incessant, ne disant pas seulement cela qui ne peut se dire, mais peu à peu parlant comme à partir de l'impossibilité de parler, impossibilité qui est toujours déjà dans les mots, non moins qu'en deçà d'eux, vide et blanc qui n'est pas un secret, ni une chose tue, mais chose toujours déjà dite, tue par les mots mêmes qui la disent et en eux — et ainsi tout est toujours dit, et rien n'est dit; et celui-là qui semble le plus négligent, le plus absent des auditeurs, un homme sans visage, à peine quelqu'un, sorte de n'importe qui faisant équilibre au n'importe quoi du discours, comme un creux dans l'espace, un vide silencieux qui pourtant est la vraie raison de parler, rompant sans cesse l'équilibre, faisant varier la tension des échanges, répondant en ne répondant pas, et transformant insensiblement le monologue sans issue en un dialogue où chacun a parlé.

Quand on constate le scandale que Jacques Lacan a provoqué dans certains milieux de la psychanalyse en identifiant — identité de différence — la recherche, le savoir, la technique psychanalytiques à des rapports essentiels de langage, on peut s'en étonner — sans étonnement

diván y el sillón, esa conversación desnuda, en un espacio separado, a resguardo del mundo, en la que dos personas, invisibles la una para la otra, son poco a poco llamadas a fundirse en el poder de hablar y el poder de escuchar, a no tener otra relación que la intimidad neutra de las dos formas del discurso, esta libertad para uno de decir cualquier cosa, para el otro de escuchar sin atención, como ignorándolo y como si no estuviera allí –y esta libertad que deviene la más cruel de las obligaciones, esta ausencia de relación que deviene, en ello mismo, la relación más oscura, más abierta y más cerrada. Uno que, de algún modo, no debe cesar de hablar, dando expresión a lo incesante, no sólo diciendo aquello que no puede decirse, sino poco a poco hablando a partir de la imposibilidad de hablar, imposibilidad que ya siempre está en las palabras, al menos por debajo de ellas, vacío y blanco que no es un secreto, ni algo callado, sino algo ya siempre dicho, enmudecido en las palabras mismas que lo dicen: así todo es siempre dicho, y nada es dicho. Y otro que parece el más indiferente, el más ausente de los oyentes, una presencia sin rostro, apenas alguien, un personaje indeterminado haciendo equilibrio en cualquier detalle del discurso, como un hueco en el espacio, un vacío silencioso que, sin embargo, es la verdadera razón para hablar, rompiendo sin cesar el equilibrio, haciendo variar la tensión de los intercambios, respondiendo al no responder y transformando inadvertidamente el monólogo sin objeto en un diálogo en el cual cada uno ha hablado.

Cuando se constata el escándalo que Jacques Lacan provocó en ciertos medios psicoanalíticos al identificar –identidad de diferencia– la búsqueda, el saber, la técnica psicoanalíticos con las relaciones esenciales del lenguaje, puede parecer asombroso –sin asombro no obstante–, tan

toutefois — tant il semble évident que le principal mérite de Freud est d'avoir enrichi la « culture humaine » d'une forme surprenante de dialogue, où peut-être — peut-être — viendrait, au jour quelque chose qui nous éclaire sur nous-mêmes de par l'autre quand nous parlons³. Dialogue cependant étrange, étrangeté ambigu à cause de la situation sans vérité des deux interlocuteurs. Chacun trompe l'autre et se trompe sur l'autre. L'un est toujours prêt à croire que la vérité sur son case est déjà présente, formée et formulée dans celui qui écoute et qui fait seulement preuve de mauvaise volonté en ne la révélant pas⁴. L'autre qui ne sait rien est toujours prêt à croire qu'il sait quelque chose, parce qu'il dispose d'un vocabulaire et d'un cadre prétendument scientifiques où la vérité n'a plus qu'à ranger. Il écoute donc à partir d'une position de force non plus comme une pure oreille, un pur pouvoir d'entendre, mais comme un savoir qui dès l'abord en sait long, juge

3. *La psychanalyse : sur la parole et le langage* (P.U.F). Un certain nombre de psychanalystes français se groupèrent en 1953 pour constituer « La société française de psychanalyse ». Le volume publié en 1956 sous ce titre (événement d'importance) constituait le premier recueil des travaux. Le rapport de Jacques Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* rapport lu et discuté à Rome en septembre 1953, en formait le centre (déjà décentré). Les remarques alors publiées et ci-dessus reproduites ne sont donc en rapport qu'avec ce texte de Jacques Lacan. J'ajoutais à l'époque cette interrogation : s'agit-il d'une nouvelle orientation de la psychanalyse ? D'un tournant sans doute, qui constitue le retour à la pensée de Freud telle que l'éclaireraient et la confirmeraient certaines formes de la philosophie et du savoir contemporains libérés d'eux-mêmes, soit la science elle-même comme possible.

4. Jacques Lacan dit d'une manière frappante : « *L'illusion qui nous pousse à chercher la réalité du sujet au-delà du mur du langage est la même par laquelle le sujet croit que sa vérité est en nous déjà donnée, que nous la connaissons par avance...* »

evidente parece que el principal mérito de Freud es el de haber enriquecido la “cultura humana” con una forma sorprendente de diálogo, en el que tal vez –tal vez– cuando hablamos, a través del otro, aflora en nosotros algo que nos ilumina³. Diálogo extraño sin embargo, extrañamente ambiguo a causa de la situación sin verdad de los dos interlocutores. Cada uno hace trampas al otro y se entrapa con el otro. Uno está siempre dispuesto a creer que la verdad sobre su vida está ya presente, formada y formulada en aquel que escucha y que sólo da pruebas de mala voluntad al no revelarla⁴. El otro, que no sabe nada, está siempre dispuesto a creer que sabe algo, dado que dispone de un vocabulario y de un marco, supuestamente, científicos en los que la verdad no tiene más que acomodarse. Escucha, entonces, a partir de una posición de fuerza, no ya como un puro oído, un puro poder de escuchar, sino como un saber que desde un principio sabe mucho, juzga al pacien-

3. *La psychanalyse: sur la parole et le langage* (PUF). Un cierto número de psicoanalistas franceses se agruparon en 1953 para constituer “la Sociedad francesa de psicoanálisis”. El volumen publicado en 1956 bajo ese título (acontecimiento de importancia) constituía la primera antología de trabajos. La comunicación de Jacques Lacan, *Función y campo de la palabra y del lenguaje en psicoanálisis*, comunicación leída y discutida en Roma en septiembre de 1953, era su centro (ya descentrado). Las observaciones publicadas entonces y reproducidas aquí no están, luego, más que en relación con ese texto de Jacques Lacan. Yo añadía en aquel tiempo esta interrogación: ¿se trata de una nueva orientación del psicoanálisis? Sin dudas de una inflexión, que constituye el retorno al pensamiento de Freud tal como lo iluminarían y lo confirmarían ciertas formas de la filosofía y el saber contemporáneos, liberados de sí mismos, es decir la ciencia misma como posible*.

4. Jacques Lacan dice de una manera impresionante: “La ilusión que nos empuja a buscar la realidad del sujeto más allá del muro del lenguaje es la misma por la cual el sujeto cree que su verdad está en nosotros ya dada, que la conocemos por adelantado...”.

le patient, le jauge et, dans ce langage immédiat, entend savamment et déchiffre habilement un autre langage – celui des complexes, des motivations cachées, des souvenirs oubliés – avec lequel il entre en communication, pour que, par un système d'écluses et de barrages, cette parole encore muette s'élève dans le parleur, de niveau en niveau, jusqu'à la décision du langage manifeste. Mais comme il n'est pas interdit au patient d'avoir lu les œuvres de Freud, celui-ci n'est pas plus innocent, au départ, que l'homme docte du fauteuil, et même s'il ne se sert pas de Freud pour résister à Freud, il ne sera pas facile de parvenir, entre ces deux personnes, à la dissimulation plus profonde qui est appelée à se faire jour dans une telle rencontre.

Que le psychanalyste doive se faire psychanalyser, c'est une exigence à laquelle il est toujours prêt à se soumettre, traditionnellement, mais moins volontiers à soumettre ce qu'il sait et la forme dont il le sait : comment se psychanalyser de son savoir et dans ce savoir même ? Pourtant, si la psychanalyse, est devenue une « science objective » comme les autres, qui prétend décrire et déterminer la réalité intérieure du sujet, manœuvrer celui-ci à l'aide de recettes éprouvées et le réconcilier avec lui-même en le faisant complice de formules satisfaisantes, cela ne vient pas seulement du poids naturel des choses, du besoin de certitude, désir d'immobiliser la vérité afin d'en disposer commodément, besoin enfin d'avoir mieux qu'une science de seconde zone ; c'est aussi qu'à la parole errante qu'il suscite répond chez le médecin une profonde anxiété qui essaie de se combler par l'appel à un savoir tout fait, par la croyance en la valeur explicative de quelques mythes, par l'illusion aussi qu'au-delà du langage on entre réellement en rapport avec la vie intime du sujet, avec son histoire

te, lo evalúa y, en ese lenguaje inmediato, oye inteligentemente y descifra hábilmente otro lenguaje –aquel de los complejos, de las motivaciones ocultas, de los recuerdos olvidados– con el cual entra en comunicación, para que, por un sistema de esclusas y de barreras, esta palabra aún muda se eleve en el que habla, de nivel en nivel, hasta la decisión del lenguaje manifiesto. Pero como no está prohibido al paciente haber leído las obras de Freud, él no es más inocente, en principio, que el hombre docto del sillón, e incluso si no se sirve de Freud para resistir a Freud, no será fácil llegar, entre esas dos personas, a la disimulación más profunda que es llamada a aflorar en semejante encuentro.

Que el psicoanalista deba hacerse psicoanalizar es una exigencia a la cual tradicionalmente siempre está dispuesto a someterse, pero menos voluntariamente somete lo que sabe y la forma en que lo sabe: ¿cómo psicoanalizarse de su saber y dentro de este mismo saber? No obstante, si el psicoanálisis se ha transformado en una “ciencia objetiva” como las otras, que pretende describir y determinar la realidad interior del sujeto, manejarlo con la ayuda de recetas probadas y reconciliarlo consigo mismo haciéndolo cómplice de fórmulas complacientes, ello no viene sólo del peso natural de las cosas, de la necesidad de certeza, deseo de inmovilizar la verdad a fin de disponer de ella cómodamente, necesidad finalmente de ser mejor que una ciencia de segunda clase; se trata también de que a la palabra errante que él suscita, responde, en el profesional, una profunda ansiedad que intenta colmarse recurriendo a un saber ya hecho, por la creencia en el valor explicativo de algunos mitos, también por la ilusión de que más allá del lenguaje se entra realmente en relación con la vida íntima

véritable, avec tout un bric-à-brac pédant et futile qu'on brouille et qu'on débrouille à plaisir, afin de ne pas se trouver exposé, dans un rapport d'inégalité inconnu, avec cette parole vide — vide, même quand elle est pleine — qui demande seulement à être entendue. On sait d'ailleurs que la psychanalyse est devenue dans bien des cas surtout une discipline d'appoint et que beaucoup de ceux qui s'en réclament n'hésitent pas à se servir des procédés usuels d'observation médicale. Peut-être est-ce inévitable. Mais comment ne voit-on pas que le « rapport », proposé par Freud, est alors détruit dans son essence? Comment peut-on espérer réconcilier en soi la psychanalyse qui vous met toujours en question à la place même que vous occupez comme observateur, comme penseur, savant ou parlant, et la psychanalyse tenue tout à coup pour l'affirmation naïvement absolue d'un savoir scientifiquement certain, expliquant une réalité objectivement déterminée ?

L'effort de Jacques Lacan est précisément d'essayer de nous ramener à cette essence du « dialogue » psychanalytique qu'il entend comme la forme d'une relation dialectique qui cependant récuse (disjoint) la dialectique elle-même. Il se sert de formules de ce genre : « *Le sujet commence l'analyse en parlant de lui sans vous parler à vous — ou en parlant à vous sans parler de lui. Quand il pourra vous parler de lui, l'analyse sera terminée.* » Il montre que l'essentiel de l'analyse, c'est le rapport avec *autrui*, dans les formes que le développement du langage rend possibles. Il libère la psychanalyse de tout ce qui fait d'elle tantôt un savoir objectif, tantôt une sorte d'action magique; Il dénonce le préjugé qui conduit l'analyste à chercher au-delà des paroles une réalité avec laquelle il s'efforcerait d'entrer en contact : « *Rien ne saurait égarer plus l'analyste*

de una persona, con su historia verdadera, con toda una mezcolanza pedante y fútil que se enreda y desenreda a placer, a fin de no encontrarse expuesto, en una relación de desigualdad desconocida, con esta palabra vacía –vacía incluso cuando es plena– que sólo pide ser oída. Se sabe, por lo demás, que el psicoanálisis se convirtió en muchos casos en una disciplina complementaria y que muchos de los que se valen de ella no dudan en servirse de los procedimientos usuales de observación médica. Quizás sea inevitable. ¿Pero cómo no ver que la “relación”, propuesta por Freud es, así, destruida en su potencia? ¿Cómo puede esperarse reconciliar en sí el psicoanálisis que pone siempre en cuestión el lugar mismo que uno ocupa como observador, como pensador, sabio o interlocutor, y el psicoanálisis considerado, de repente, como la afirmación ingenuamente absoluta de un saber científicamente cierto, que explica una realidad objetivamente determinada?

El esfuerzo de Jacques Lacan es, precisamente, intentar llevarnos de nuevo a esta posibilidad del “diálogo” psicoanalítico que él interpreta como la forma de una relación dialéctica que, no obstante, recusa (disloca) a la propia dialéctica. Se sirve de fórmulas de este estilo: “El sujeto empieza su análisis hablando de sí mismo sin hablarle a usted o hablándole a usted sin hablar de él. Cuando pueda hablarle a usted de sí mismo, el análisis estará terminado”*. Él muestra que lo propio del análisis es la relación con *el otro*, en las formas en que el desarrollo del lenguaje lo hace posible. Libera al psicoanálisis de todo aquello que hace de él ya sea un saber objetivo, ya sea una suerte de acción mágica; denuncia el prejuicio que conduce al analista a buscar más allá de las palabras una realidad con la cual él se esforzaría por entrar en contacto: “Nada podría extraviar más al psi-

que de chercher à se guider sur un prétendu contact éprouvé avec la réalité du sujet... La psychanalyse reste une relation dialectique où le non-agir de l'analyste guide le discours du sujet vers la réalisation de sa vérité, et non pas une relation fantasmatique où deux abîmes se frôlent. » « Il n'y a pas à connaître si le sujet s'est ressouvenu de quoi que ce soit : il a seulement raconté l'événement. Il l'a fait passer dans le verbe ou plus précisément dans l'épos où il rapporte à l'heure présente les origines de sa personne. » « Il ne s'agit pas dans la remémoration psychanalytique de réalité, mais de vérité... » Cet effort de purification, qui ne fait que commencer, est certes une entreprise importante, et non seulement pour la psychanalyse⁵.

*

L'originalité du « dialogue » psychanalytique, ses problèmes ses risques et, peut-être à la fin, son impossibilité, n'en apparaissent que mieux. Cette libération de la parole par elle-même représente un émouvant pari en faveur de la raison entendue comme langage, et du langage entendu comme un pouvoir de recueillement et de rassemblement

5. A condition, il est vrai, que le mot dialectique et les analyses de Hegel ne donnent pas lieu, à leur tour, à des formules magiques capables de répondre à tout. Les recherches sur le langage sont elles-mêmes trompeuses, dans la mesure où le langage est toujours plus et toujours moins que le langage, étant aussi d'abord écriture, puis, à la fin, dans un avenir non advenu : écriture hors langage. Je me demande si l'exemple de Freud, inventant, avec quelle liberté, son vocabulaire et les schémas les plus variés d'explication pour essayer de rendre compte de ce qu'il découvrait, ne montre pas que chaque expérience a intérêt à se poursuivre, à se comprendre et se formuler d'abord par rapport à elle-même.

coanalista que querer guiarse por un pretendido contacto experimentado de la realidad del sujeto... el psicoanálisis sigue siendo una relación dialéctica donde el no-actuar del analista guía al discurso del sujeto hacia la realización de su verdad, y no una relación fantaseada donde dos abismos se rozan"^{*}. "No hay por qué conocer si el sujeto se ha acordado de cosa alguna. Únicamente ha relatado el acontecimiento. Lo ha hecho pasar al verbo o más precisamente al *epos* en el que se refiere en la hora presente los orígenes de su persona"^{**}. "No se trata en la rememoración psicoanalítica de realidad, sino de verdad..."^{***}. Este esfuerzo de purificación, que no acaba sino de comenzar, es ciertamente una empresa importante, y no sólo para el psicoanálisis⁵.

*

La originalidad del "diálogo" psicoanalítico, sus problemas, sus riesgos y, quizás finalmente, su imposibilidad, aparecen ahora mejor. Dicha liberación de la palabra por sí misma representa una conmovedora apuesta a favor de la razón entendida como lenguaje, y del lenguaje como potencia de recogimiento y reunión en el seno de la dispersión.

5. A condición, es verdad, que la palabra dialéctica y los análisis de Hegel no den lugar, por su parte, a fórmulas mágicas capaces de responder a todo. Las investigaciones acerca del lenguaje son en sí mismas engañosas, en la medida en que el lenguaje es siempre más y siempre menos que el lenguaje, siendo también en primer lugar escritura, luego, finalmente, en un porvenir no venido: escritura fuera del lenguaje. Me pregunto si el ejemplo de Freud, al inventar, con qué libertad, su vocabulario y los esquemas más variados de explicación para intentar dar cuenta de lo que descubría, no muestra acaso la conveniencia de que cada experiencia sea proseguida, comprendida y formulada en primer lugar con relación a sí misma.

au sein de la dispersion. Celui qui parle et qui accepte de parler auprès d'un autre trouve peu à peu les voies qui feront de sa parole la réponse à sa parole. Cette réponse ne lui vient pas du dehors, parole d'oracle ou parole de dieu, réponse du père à l'enfant, de celui qui sait à celui qui ne veut pas savoir mais obéir, parole pétrifiée et pétrifiante qu'on aime porter à la place de soi comme une pierre. Il faut que la réponse, même venant du dehors, vienne du dedans, revienne à celui qui l'entend comme le mouvement de sa propre découverte, lui permettant de se reconnaître et de se savoir reconnu par cet étrange, vague et profond autrui qu'est le psychanalyste et où se particularisent et s'universalisent tous les interlocuteurs de sa vie passée qui ne l'ont pas entendu. Le double trait de ce dialogue, c'est qu'il reste une parole solitaire destinée à trouver seule ses voies et sa mesure et que pourtant, s'exprimant seule, elle ne parvient à s'accomplir que comme une relation véritable avec un autrui véritable, rapport où l'interlocuteur — l'autre — ne pèse plus sur la parole qu'a dite le sujet (alors écarté de soi comme du centre), mais l'entend et en l'entendant y répond, par cette réponse l'en rend responsable, le rend réellement parlant, fait qu'il a parlé vraiment et en vérité.

Le mot vérité qui surgit là et que Jacques Lacan emploie justement de préférence au mot réalité, est, bien sûr, le plus facile à démentir, étant toujours déplacé, *méconnu* par le savoir qui en dispose pour la *connaissance*, de sorte qu'il vaudrait mieux (peut-être) y renoncer, s'il ne posait le problème du temps et d'abord celui de la durée du traitement, car il ne faut pas oublier que le sujet n'est pas toujours un dilettante en quête de lui-même, mais quelqu'un de profondément lésé qu'il convient de « guérir ». Quand

Aquel que habla y que acepta hablar junto a otro encuentra, poco a poco, las vías que harán de su palabra la respuesta a su palabra. Esta respuesta no le viene del afuera, palabra de oráculo o palabra divina, respuesta del padre al niño, de aquel que sabe a aquel que no quiere saber sino obedecer, palabra petrificada y petrificante que se prefiere llevar, en lugar de sí, como una piedra. Es preciso que la respuesta, incluso viniendo de afuera, venga de adentro, retorne a aquel que la escucha como el movimiento de su propio descubrimiento, permitiéndole reconocerse y saberse reconocido por este extraño, vago y abismal *otro* que es el psicoanalista, en el que se particularizan y se universalizan todos los interlocutores de su vida pasada que no lo oyeron. El doble trazo de este diálogo es que permanezca como palabra solitaria destinada a encontrar sola sus vías y su medida, y que no obstante, expresándose sola, ella no consiga cumplirse sino como una relación verdadera con un *otro* verdadero, relación donde el interlocutor –el otro– no pesa sobre la palabra que dijo el que habla (entonces separado de sí mismo como centro), sino que lo escucha y al escucharlo le responde, a través de esta respuesta posibilita que se haga responsable, que se vuelva realmente hablante, posibilita que él haya hablado de verdad y en verdad.

La palabra verdad que surge allí y que Jacques Lacan con razón prefiere a la palabra realidad, es, seguramente, la más fácil de desmentir, estando siempre desplazada, *desconocida* por el saber que dispone de ella para el *conocimiento*, de suerte que mejor sería (tal vez) renunciar a ella, si acaso no planteara el problema del tiempo y en primer lugar el de la duración del tratamiento, dado que no hay que olvidar que el paciente no siempre es alguien que se deleita en busca de sí mismo, sino alguien profundamente dolido

donc la cure est-elle terminée ? On dit : lorsque le patient et l'analyste sont l'un et l'autre satisfaits. Réponse sur laquelle on peut rêver. Comme il ne peut s'agir d'une satisfaction d'humeur, mais de cette sorte de contentement qui est la sagesse, cela revient à dire qu'il faut attendre la fin de l'histoire et ce contentement suprême qui est l'équivalent de la mort : Socrate le suggérait déjà. Cela n'est pas une critique. C'est l'un des côtés impressionnants de l'analyse qu'elle soit liée à la nécessité d'être toujours « finie et infinie », selon l'expression de Freud. Quand elle commence, elle commence sans fin. La personne qui s'y soumet entre dans un mouvement dont le terme est imprévisible, et dans un raisonnement dont la conclusion apporte avec elle, comme un pouvoir nouveau, l'impossibilité de conclure. C'est que, pour le dire hâtivement, ce qui, ici, prend la parole, c'est l'incessant et c'est interminable : le ressassement éternel dont le patient a rencontré l'exigence, mais l'a arrêtée en des formes fixes inscrites désormais dans son corps, sa conduite, son langage. Comment mettre un terme à l'interminable ? Comment la parole pourra-t-elle s'accomplir précisément en tant qu'infinie, et précisément trouver fin et signification dans le recommencement de son mouvement sans fin ? Et sans doute on nous dit qu'il s'agit d'abord d'un message limité qui doit être exprimé (déchiffré), quand il faut. Mais la tâche n'en est que plus difficile, puisque sur le fond de l'interminable qu'il faut à la fois préserver, affirmer et accomplir doit prendre forme et donner terme une parole précise qui ne sera juste que si elle tombe au moment juste. Le moment de la réponse n'est, en effet, pas moins important que la direction de la réponse. Une réponse « vraie » qui intervient trop tôt ou trop tard n'a plus pouvoir de répondre; elle

que corresponde “curar”. ¿Cuándo, entonces, la cura está terminada? Se dice: cuando paciente y analista están ambos satisfechos. Respuesta acerca de la cual se puede especular. Como no puede tratarse de un estado de ánimo, sino de esa especie de satisfacción que es la sabiduría, ello quiere decir que hay que esperar el final de la historia y esa satisfacción definitiva que es el equivalente de la muerte: Sócrates ya lo había sugerido. Esto no es una crítica. Uno de los costados impresionantes del análisis es que esté enlazado a la necesidad de ser siempre “finito e infinito”, según la expresión de Freud. Cuando comienza, comienza sin final. La persona que a él se entrega entra en un movimiento cuyo término es imprevisible, y en un razonamiento cuya conclusión trae consigo, como una nueva potencia, la imposibilidad de concluir. Sucede que, por decirlo apresuradamente, aquello que aquí toma la palabra es lo incesante y lo interminable: la reiteración eterna cuya exigencia encontró el paciente, aunque la detuvo en las formas fijas en lo sucesivo inscritas en su cuerpo, su conducta, su lenguaje. ¿Cómo poner término a lo interminable? ¿Cómo la palabra podría realizarse en tanto que infinita y, precisamente, hallar fin y significación en el recomienzo de su movimiento sin fin? Y sin duda se nos dice que se trata, en primer lugar, de un mensaje limitado que debe ser expresado (descifrado) cuando hace falta. Pero la tarea no es así sino más difícil, dado que sobre el fondo de lo interminable que se debe a la vez preservar, afirmar y realizar, tiene que tomar forma y dar término una palabra precisa que no será justa excepto cayendo en el momento justo. El momento de la respuesta no es, en efecto, menos importante que la dirección de la respuesta. Una respuesta “verdadera” que interviene demasiado pronto o demasiado tarde no tiene ya poder para

ferme seulement la question sans la rendre transparente ou elle devient le fantôme de la question indéfiniment survivante : autre apparence du recommencement éternel ou ce qui apparaît (en se dissimulant), c'est qu'il n'y a ni commencement ni terme, mouvement qui n'est pas dialectique, qui menace toute dialectique et qui dans le langage même, parle aussi parole qui n'est ni vraie ni fausse, ni sensée ni insensée, mais toujours l'un et l'autre, parole la plus profonde, mais qui parle comme la profondeur sans profondeur, — et c'est peut-être le dangereux devoir du psychanalyste de chercher à la supprimer, supprimant ce qui s'oppose en effet à toute conduite ou à toute expression prétendue normale, mais ainsi se supprimant soi-même, par là retrouvant la mort, sa vérité⁶.

6. La psychanalyse — on le sait bien — est à la fois une technique et une connaissance : pouvoir, action et compréhension toujours dans un horizon de science. En ce sens, très proche du marxisme. Le pouvoir de la technique es pouvoir de comprendre ; mais est-ce la compréhension qui donne pouvoir ? Est-ce le pouvoir qui ouvre la compréhension ? L'un et l'autre, mais d'une manière qui reste obscure et équivoque. Le médecin ne prétend pas agir sur le malade ; le pouvoir n'est situé ni dans l'un ni dans l'autre ; il est entre eux, dans l'intervalle qui les sépare en les unissant et dans les fluctuations de ces rapports qui fondent la communication. Cependant, pratiquement, il y a un malade qu'il faut guérir, une technique savante qui n'a d'autre fin que cette guérison et le médecin qui en a la responsabilité. La « communication psychanalytique » est le plus souvent (dans sa forme toujours encore prédominante) conçue en termes de pouvoir, et la parole qu'elle assure est pouvoir de parler dans les conditions normales de telle société donnée. De sorte que la psychanalyse, devenue elle-même dans ce cas une *institution*, risque, qu'elle le veuille ou non, de servir les formes institutionnelles qui, historiquement détiennent seules la parole.

responder; sólo cierra la pregunta sin hacerla transparente o deviene el fantasma de la pregunta indefinidamente sobreviviente: otra apariencia del recomienzo eterno donde aquello que aparece (disimulándose) es que no hay comienzo ni término, movimiento que no es dialéctico, que amenaza toda dialéctica y que, en el lenguaje mismo, habla también, palabra que no es ni verdadera ni falsa, ni sensata ni insensata, sino siempre lo uno y lo otro, la palabra más profunda, pero que habla como la profundidad sin profundidad y –quizá– sea el peligroso deber del psicoanalista intentar suprimirla, suprimiendo aquello que se opone en efecto a toda conducta o a toda expresión supuestamente normal, pero suprimiéndose de ese modo a sí mismo, volviendo a encontrar así la muerte, su verdad⁶.

6. El psicoanálisis –como bien se sabe– es a la vez una técnica y un conocimiento: poder, acción y comprensión siempre en un horizonte de ciencia. En este sentido, muy cercano al marxismo. El poder de la técnica es el poder de comprender; pero ¿es la comprensión la que da poder? ¿Es el poder el que abre la comprensión? Lo uno y lo otro, pero de una manera que permanece oscura y equívoca. El analista no pretende actuar sobre el enfermo; el poder no está situado ni en uno ni en otro; está entre ellos, en el intervalo que los separa al unirlos y en las fluctuaciones de esas relaciones que fundan la comunicación. No obstante, en la práctica, hay un enfermo que hay que curar, una técnica sabia que no tiene otro fin que esta cura y el analista que la tiene como responsabilidad. La “comunicación psicoanalítica” con mucha frecuencia (en su forma siempre aún predominante) es concebida en términos de poder, y la palabra que ella asegura es poder de hablar en las condiciones normales de una sociedad dada. De modo que el psicoanálisis, convertido él mismo, en este caso, en una *institución*, corre el riesgo, lo quiera o no, de servir a las formas institucionales que, históricamente, retienen solas la palabra.

Notas de la traductora

Página 11

* Traducimos “autrui” por “otro”, pero lo ponemos en cursiva para diferenciarlo del término usual del francés, “autre” que también traducimos por “otro”. Vale recordar aquí que “autrui” es un sustantivo que sólo puede ser usado como complemento de un verbo o de una proposición, pero nunca devenir él mismo sujeto de una construcción gramatical. Dicha particularidad ha hecho de este vocablo un operador lingüístico de primer orden para pensamientos como el de M. Blanchot o el de su amigo E. Lévinas, preocupados por hallar hospitalidad en el lenguaje para referirse a esa “otredad” que resiste a la primera persona (que no deviene “yo” en ningún enunciado), y que permanece inclasificable (es decir, sin atributos): un *otro* viral que contagia la insurrección contra la metafísica clásica del sujeto, de la conciencia, de lo Mismo.

Página 13 nota 1

* M. Blanchot se refiere a la edición de Presses Universitaires de France, de 1956. Cito como OP seguido del número de página de acuerdo a la traducción castellana: *Obras Completas*, v. 20, *Los orígenes del psicoanálisis*, trad. L. López Ballesteros y de Torres, Orbis, 1993.

Carta nº 14, 06/10/1893; OP, 3486

Carta nº 54, 03/01/1897; OP, 3557

Páginas 13 y 15 nota 2

* Carta nº 71, 15/10/1897; OP, 3582

Carta nº 66, 07/07/1897; OP, 3576

Carta nº 67, 14/08/1897; OP, 3578

Carta nº 75, 14/11/1897; OP, 3591

Carta nº 77, 03/12/1897; OP, 3592

Página 23 nota 3

* M. Blanchot se refiere a la primera versión de “Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse”, comunicación de J. Lacan en el Congreso de Roma (Istituto di Psicologia Della Università di Roma, 26 y 27 de septiembre de 1953), publicada por primera vez en la revista *La psychanalyse*, nº 1, 1956, *Sur la parole et le langage*, pp. 81-166 (en lo sucesivo FCP1). Al publicar los *Écrits* en 1966, J. Lacan incluye este texto, no sin antes introducir sendas modificaciones –señaladas en la nueva edición– (cfr. *Écrits*, París, du Seuil, 1966, pp. 237-322; en lo sucesivo, FCP2). En castellano, se dispone de una traducción, “Función y campo de la palabra y del lenguaje en psicoanálisis”, en: *Escritos 1*, trad. T. Segovia, México/Madrid/Buenos Aires, Siglo XXI, ¹³1985, pp. 227-310 (en lo sucesivo FCPC). Dado que M. Blanchot no siempre reproduce el texto original en su integridad, y para facilitar la tarea del lector en castellano, transcribo la traducción disponible y, si es el caso, aclaro las diferencias con lo citado por Blanchot. En todos los casos las referencias a las páginas de cada texto son de la traductora, consignando la edición de acuerdo a lo indicado y acompañado del número de página correspondiente.

Página 23 nota 4

* FCP1, 153; FCP2, 308; FCPC, 296

Página 27

* “Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung*”, *La psychanalyse*, nº 1, 1956, *Sur la parole et le langage*, p. 21; “Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la

'*Verneinung*' de Freud", en: *Écrits*, París, du Seuil, 1966, p. 373, n. 1; "Introducción al comentario de Jean Hyppolite sobre la *Verneinung* de Freud", *Escritos 1*, trad. cit., p. 358, n. 4.

Página 29

* FCP1, 98; FCP2, 252; FCPC, 242, y FCP1, 153; FCP2, 307-308; FCPC, 296. En el texto original de Lacan, la última frase citada por Blanchot es en rigor parte de una pregunta que abre dos vías. Blanchot afirma aquello acerca de lo que interroga la frase al introducir un adversativo donde no existía. El original dice: "[...]la psychanalyse reste-t-elle une relation dialectique où le non-agir de l'analyste guide le discours du sujet vers la réalisation de sa vérité, ou se réduira-t-elle à une relation fantasmatique où 'deux abîmes se frôlent' [...]" [¿el psicoanálisis sigue siendo una relación dialéctica donde el no-actuar del analista guía al discurso del sujeto hacia la realización de su verdad, o bien se reducirá a una relación fantaseada donde 'dos abismos se rozan' [...]?].

** FCP1, 100; FCP2, 255; FCPC, 245. Blanchot elimina una parte de la frase original de J. Lacan, que dice: "Mais comment les vaillants de l'*aufhebung* behaviouriste ne donnent-ils pas ici l'exemple, pour dire qu'ils n'ont pas à connaître si le sujet s'est ressouvenu de quoi que ce soit. Il a seulement raconté l'événement. Nous dirons, quant à nous, qu'il l'a verbalisé, ou pour développer ce terme dont les résonances en français évoquent une autre figure de Pandore que celle de la boîte où il faudrait peut-être le renfermer, il l'a fait passer dans le verbe ou, plus précisément, dans l'épos où il rapporte à l'heure présente les origines de sa personne." [Pero ¿cómo no darían aquí el ejemplo los valientes de la *aufhebung* behaviourista, para decir que no tienen por qué conocer si el sujeto se ha acordado de cosa alguna? Únicamente ha relatado el acontecimiento. Diremos por nuestra parte que lo ha verbalizado, o para desarrollar este término cuyas resonancias en francés [como en español] evocan una figura de Pandora diferente de la de la caja donde habría tal vez que volverlo a encerrar, lo ha hecho pasar al verbo, o más precisamente al epos en el que se refiere en la hora presente los orígenes de su persona.]

*** FCP1, 101; FCP2, 256; FCPC, 246. Aquí Blanchot sustituye la palabra "anamnesia" [anamnèse] que consta en el original de J. Lacan por la de "rememoración" [remémoration].

Bibliografía de M. Blanchot

La bibliografía de M. Blanchot se compone de libros de “ficción”, ensayos (recopilaciones de artículos o fragmentos publicados, en gran parte, previamente en revistas), cientos de textos de diversa índole (más de seiscientos editoriales, artículos, fragmentos de ficción, prefacios, posfacios, manifiestos colectivos, publicados entre 1931 y 1998) y un número pequeño de cartas (algunas de ellas públicas, otras dadas a conocer de forma póstuma). Sólo se consigna aquí la publicación de libros (ya sean de ficción, de ensayo, antologías de artículos o volúmenes de cartas), dado que constituye el material disponible de mayor circulación. Además, se indican las traducciones existentes en castellano.

- *Thomas l’obscur*, Gallimard, 1941.
- *Comment la littérature est-elle possible?*, José Corti, 1942.
- *Aminadab*, Gallimard, 1942 [*Aminadab*, trad. Jacqueline y Rafael Conte, Alfaguara, 1981].
- *Faux Pas*, Gallimard, 1943 [*Falsos pasos*, trad. Ana Aibar Guerra, Pre-textos, 1977].
- *Le Très-Haut*, Gallimard, 1948.
- *L’Arrêt de mort*, Gallimard, 1948 [*La sentencia de muerte*, trad. Manuel Arranz, Pre-textos, 1985].

- *La Part du feu*, Gallimard, 1949. [*La parte del fuego*, trad. Isidro Herrera, Arena, 2007].
- *Lautréamont et Sade*, Minuit, 1949 (reedición aumentada por un prefacio, 1963) [*Lautréamont y Sade*, trad. Enrique Lombera Pallares, FCE, 1990].
- *Thomas l’obscur, nouvelle version*, Gallimard, 1950 [*Thomas el oscuro, nueva versión*, trad. Manuel Arranz, Pretextos, 1982].
- *Au moment voulu*, Gallimard, 1951 [*En el momento deseado*, trad. Isabel Cuadrado, Arena, 2004].
- *Le Ressassement éternel*, Minuit, 1951 (reeditado en: *Après coup précédé par Le Ressassement éternel*, Minuit, 1983).
- *Celui qui ne m’accompagnait pas*, Gallimard, 1953 [*Aquel que no me acompañaba*, trad. Hugo Savino, Arena, 2010].
- *L’Espace littéraire*, Gallimard, 1955 [*El espacio literario*, trad. Vicky Palant y Jorge Jinkis, Paidós, 1969].
- *Le Dernier Homme*, Gallimard, 1957 (nueva versión, 1977) [*El último hombre*, trad. Isidro Herrera, Arena, 2001].
- *La Bête de Lascaux*, París, G.L.M., 1958 (reeditado en *Une voix venue d’ailleurs*, París, Gallimard, 2002) [*La bestia de Lascaux – El último en hablar*, trad. Alberto Ruiz de Samaniego, Tecnos, 1999].
- *Le Livre à venir*, Gallimard, 1959 [*El libro que vendrá*, trad. Pierre de Place, Monte Ávila, 1969 / *El libro por venir*, trad. Cristina de Peretti y Emilio Velasco, Trotta, 2005].
- *L’Attente L’Oubli*, París, Gallimard, 1962 [*La espera el olvido*, trad. Isidro Herrera, Arena, 2004].
- *L’Entretien infini*, Gallimard, 1969 [*El diálogo inconcluso*, trad. Pierre de Place, Monte Ávila, 1970 / *La conversación infinita*, trad. Isidro Herrera, Madrid, Arena, 2008].
- *L’Amitié*, Gallimard, 1971 [*La amistad*, trad. J. A. Doval Liz, Trotta, 2007].

- *La Folie du jour*, Fata Morgana, 1973 [*El instante de mi muerte. La locura de la luz*, trad. Alberto Ruiz de Samaniego, Tecnos, 2001].
- *Le Pas au-delà*, Gallimard, 1973 [*El paso (no) más allá*, trad. Cristina de Peretti, Paidós, 1994].
- *L'Écriture du désastre*, Gallimard, 1980 [*La escritura del desastre*, trad. Pierre de Place, Monte Ávila, 1987].
- *De Kafka à Kafka*, Gallimard, 1981 [*De Kafka a Kafka*, trad. Jorge Ferreiro Santana, FCE, 1991].
- *Après coup*, précédé par *Le Ressassement éternel*, Minuit, 1983 [*Tiempo después precedido por La eterna reiteración*, trad. Rocío Martínez, Arena, 2003].
- *Le Nom de Berlin*, Merve, 1983 (édition bilingue) (incl. en *Écrits politiques* (2003), p. 71-76; *Écrits politiques* (2008), p. 129-133)
- *La Communauté inavouable*, Minuit, 1983 [*La comunidad inconfesable*, trad. Isidro Herrera, Arena, 1999].
- *Le Dernier à parler*, Fata Morgana, edición original 1984 (incl. en: *Une voix venue d'ailleurs*, Gallimard, 2002) [*La bestia de Lascaux – El último en hablar*, trad. Alberto Ruiz de Samaniego, Tecnos, 1999].
- *Michel Foucault tel que je l'imagine*, Fata Morgana, 1986 (incl. en: *Une voix venue d'ailleurs*, Gallimard, 2002) [*Michel Foucault tal y como yo lo imagino*, trad. Manuel Arranz, Pre-textos, 1988].
- *Sade et Restif de la Bretonne*, Complexe, 1986.
- *Sur Lautréamont* [obra que reúne textos de Maurice Blanchot, Julien Gracq y J.-M.-G. Le Clézio], Complexe, 1987.
- *Joë Bousquet* [obra que reúne textos de Maurice Blanchot y Joë Bousquet], Fata Morgana, 1987.
- *Une voix venue d'ailleurs - Sur les poèmes de Louis-René des Forêts*, Ulysse Fin de Siècle, 1992 (incl. en: *Une voix venue d'ailleurs*, Gallimard, 2002).

- *L’Instant de ma mort*, Fata Morgana, 1994 [*El instante de mi muerte. La locura de la luz*, trad. Alberto Ruiz de Samaniego, Tecnos, 2001].
- *Les Intellectuels en question*, Fourbis, 1996 [Versión en *La condition critique*, pp. 390-416].
- *Pour l’amitié*, Fourbis, 1996.
- *Henri Michaux ou le refus de l’enfermement*, Farrago, 1999. [Versión comentada en *La condition critique*, pp. 255-269].
- *Une voix venue d’ailleurs* (obra que reúne “Une voix venue d’ailleurs - Sur les poèmes de Louis-René des Forêts”, “La Bête de Lascaux”, “Le Dernier à parler” y “Michel Foucault tel que je l’imagine”), Gallimard, 2002. [*Una voz venida de otra parte*, trad. Isidro Herrera, Arena, 2009].
- *Écrits politiques 1958-1993*, Lignes/Léo Scheer, 2003 [*Escritos políticos*, trad. Lucas Bidon-Chanal, del Zorzal, 2006].
- *Chroniques littéraires du Journal des débats. Avril 1941 - août 1944*, textos elegidos y establecidos por Christophe Bident, Gallimard, 2007 (obra que compila todos los artículos aparecidos durante este período en el *Journal des débats* y no retomados en *Faux Pas*).
- *Écrits politiques 1953-1993*, textos elegidos, establecidos y anotados por Éric Hoppenot, Gallimard, 2008 [obra que retoma, en lo esencial, el libro de 2003, aumentándolo por (i) la versión de 1971, modificada (véase *L’Amitié*, pp. 109-114 y pp. 130-131), del artículo sobre *Le Communisme* de Dionys Mascolo (diciembre de 1953) y del texto “Le Refus” (octubre de 1958), no retomado en su versión original; (ii) algunos textos más recientes (1986-1993); y (iii) un cierto número de documentos y de variantes inéditas provenientes de los archivos personales del autor].
- *Lettres à Vadim Kozovoï*, edición establecida, presentada y anotada por Denis Aucouturier, y seguida de “La Parole

ascendente" [texto de M. Blanchot tomado de la antología de Kozovoï, *Hors de la colline*, Hermann, 1984, pp. 119-127], Manucius, 2009.

– Maurice Blanchot. *La condition critique. Articles 1945-1998*. selecc. y est. Cristophe Bident, Gallimard, 2010.

epílogo
por Marcelo Percia

Un oído que está por aparecer (sobre “La palabra analítica” de Blanchot)¹

*“Todas las cosas decían algo, querían decir algo.
Había que tener el oído atento u otro oído fino,
muy fino, que debía aparecer”.*

Juan L. Ortiz

1

No se trata de fe en la razón, confianza en el poder liberador del lenguaje ni virtud de la conversación. La razón no siempre sana, el lenguaje no siempre libera, la conversación no siempre cura. A veces, la razón no sabe qué hacer aturdida con tanto malestar, el lenguaje abre mundos y confina al encierro, la conversación aproxima y distancia.

2

La liberación catártica que se piensa, desde los griegos, como acción terapéutica, tuvo un fugaz momento freudiano. El psicoanálisis se interesa más por lo que el lenguaje

1. Este capítulo de Blanchot “*La parole analytique*”, fue traducido hasta ahora en castellano como *El habla analítica* en referencia a la manera peculiar de hablar que tienen analizante y analista en una sesión, aunque podría referirse, también, al lenguaje que utilizan los psicoanalistas cuando conversan de su trabajo entre sí. Suele llamarse analizante al hablante que en un psicoanálisis prueba escuchar la inminencia de lo que se está diciendo en lo que dice. La traducción presentada aquí como *La palabra analítica* respeta cierta literalidad, a la vez que expresa un estado en el cual, en un psicoanálisis, la palabra misma se vuelve sujeto analizante.

posibilita, que por lo que libera. Se libera lo detenido, estancado, privado de movimiento y se posibilita lo que todavía no tiene existencia. A veces, el lenguaje suelta secretos que dañan; otras, propaga humedades dadas a lo posible.

3

El lenguaje no sólo libera y posibilita, también sujeta al hablante. La palabra puede ser mortífera y mandadera del poder. Poder es uno de los nombres del Otro. El habla analítica escucha lo ajeno en lo propio: la alienación no es demencia de la palabra, sino su condición de no pertenecer a sí misma: su *impertinencia*.²

4

La *palabra analítica* es una de las ficciones que propone Blanchot (1969), al pensar el psicoanálisis, dentro de lo que designa como *el diálogo infinito*. Nietzsche llama *ficciones útiles* a pensamientos que ofrecen soportes provisorios para vivir en un mundo sin permanencias ni cosas ciertas.³

La *palabra analítica* se desliza como agua que se abre paso a través de grietas, fisuras, poros, en su persistente tránsito entre fluir y secarse. La *palabra analítica* suprime distancias entre pensamiento boca oído. Palabra abierta al decir que se demora para escuchar la vida, aún cuando ésta hable con estrépitos y silencios incomprensibles. A veces, sólo es polvo de un decir que no termina de expresarse.

2. Gregorio Kaminsky apunta que el *Otro* es la forma con que se (*auto*) *invisten los dispositivos de Poder* en los espacios de intimidad.

3. Escribe Nietzsche: "*La verdad es un tipo de error sin el cual una especie determinada de seres vivientes no podría vivir*".

Palabra inmerecidamente condenada a la interpretación. Compulsión que impermeabiliza su vocación porosa. Palabra que no brilla en traducciones o desciframientos, sino en deslizamientos. El sentido ama el desliz. El sentido se derrama por los costados de la interpretación. Erosiona la seguridad de lo establecido, lastima significaciones consagradas.

Derrida piensa que *“el sentido excede al análisis”*. Nada puede con ese exceso.

La palabra analítica vislumbra, por un momento, un decir sin límites. Escribe Blanchot (1959): *“Felizmente, el mundo en el que vivimos, y tal como lo vivimos, es limitado. Bastan algunos pasos para salir de nuestro cuarto, algunos años para salir de nuestra vida”*.

Un habla codificada, sometida a las reglas de traducción de un sistema, se vuelve previsible.⁴

La interpretación si no fuera solamente cerrazón y estancamiento, podría ser suspensión de todo aserto conclusivo, brote interminable de lo no uniformado. Cierta captura de lo incapturable, sin embargo, ayuda a percibir todo lo que sobrepasa a la comprensión.

Escribe Wittgenstein (1953): *“Pronunciar una palabra es como tocar una tecla de la imaginación”*.

4. Deleuze (1973) advierte que *“el psicoanálisis es una máquina completamente montada, constituida para impedir que la gente hable (...). Cuando alguien se psicoanaliza, tiene la impresión de estar hablando. Pero, por mucho que se hable, la máquina analítica en su totalidad está hecha para suprimir las condiciones de una verdadera enunciación. Se diga lo que se diga, se está atrapado en una especie de torniquete, de máquina interpretativa, en la cual el paciente jamás podrá acceder a aquello que realmente tiene que decir”*.

La *palabra analítica* no puede no ser interrogativa, aun en sus afirmaciones desopilantes. Interrogación que cada tanto suelta no otra interpretación sino la posibilidad misma del interpretar como deseo de nombrar una experiencia desamarrada.

Musil (1925) sugiere “*desenmarcar como un mero camino casual, entre otros cien, lo que parecía ser una necesidad forzosa*”.

6

Al psicoanálisis ya no lo entusiasman los desciframientos.

En un cotidiano repleto de códigos (para acceder al correo, a la caja de ahorro, al contestador del teléfono), se quiere reponer una palabra que se propaga sin claves, que habla más allá de lo que informa, que sigue hablando en silencio.

La cifra analítica hace amistad con el vacío, el cero, el momento único. El psicoanálisis es una experiencia de habla en la que la palabra es celada, astucia, pasadizo: el lenguaje logra decir algo diciendo otra cosa.⁵

7

La palabra no revela un interior encapsulado. La interioridad es ilusión del yo. No hay palabra interior, a través de la palabra se interioriza un mundo nombrado. Interiorizar no como incorporar lo ajeno en lo propio, sino como invención de un mundo íntimo en el que lo ajeno, *de entrada*, se presenta como propio. La palabra analítica sobreviene en la intimidad de un diálogo único. Intimidad en la que

5. Escribe Borges (1981) en el poema *La cifra*: “*la amistad silenciosa de la luna*” que unos “*vagos ojos la descifraron para siempre*”. En Borges, *la cifra* no designa algo para interpretar, sino el encuentro con lo irreplicable.

se dice y se escucha lo neutro (que no es interior ni exterior) del discurso; lo neutro como eso que nos hace hablar: lo que persiste como cosa por decir aún después de haber hablado.⁶

8

Blanchot valora en el psicoanálisis el pasaje de la magia a la palabra, de la fascinación y el magnetismo al diálogo.

El habla analítica se sustenta en la posibilidad que tiene la palabra de viajar a través de los cuerpos y los tiempos, capacidad de diseminación entre hablantes que Freud llamó *transferencia*.

Lévi-Strauss en *El hechicero y su magia* (1949) deduce que la potencia de la magia depende de la *creencia en esa magia*. Ilusión que se compone de tres zonas de confianza: confianza del hechicero en el poder de su magia, confianza del enfermo en el poder del hechicero y confianza de la comunidad, a la que pertenecen hechicero y enfermo, en el valor de esa magia. La curación acontece como fabulación colectiva. Alguien no se convierte en gran hechicero porque logra sanar, tiene poder de curar si adquiere reputación de gran hechicero. La creencia de un grupo potencia la magia.⁷

6. ¿Quién puede decir que habla en *nombre propio*? La *cosa* consiste en saber en nombre de qué *uno* habla: ese saber *hace la diferencia*.

7. La palabra habita en un cuerpo, el cuerpo en una palabra: las palabras laten, tienen piel, sienten frío, tiritan, les aprieta el zapato. No conviene separar lo que vive en proximidad. El secreto consiste en entrar en el trance de las palabras. Trance como vértigo del habla: cuerpo y palabra ruedan en un abrazo que hace desaparecer las fronteras de la civilización occidental (al menos, por un instante). No hay vida humana sin cuerpo copulando en la palabra. Pero un cuerpo no es *mi* cuerpo, en cada cuerpo

9

Las palabras pierden potencia apresadas en un significado.

En el habla analítica hay un decir que no sabe todo lo que dice, en ese punto, en el que la barca del sentido ignora lo que transporta, se inicia un habla diferente.

10

En el diálogo analítico se escucha lo que todavía no se pudo decir. Como el relámpago anticipa el trueno, se escucha lo aún no pronunciado. No es adivinación, sino habla que propaga el decir, antes de las palabras. En el silencio hablan todos los sujetos que habitan el mundo. No se trata de deducir algo antes de que sea dicho, sino de que la palabra proferida llega tarde a lo que ya se está diciendo y dice lo que calla hablando de otra cosa.

Si la significación asegura una cosa por vez y, a veces, para siempre, el sentido vibra en mundos simultáneos que se ignoran y se desdican. La simultaneidad, en ocasiones, aturde.

En el instante del por decir, se ven burbujas de algo que puja por expresarse en lo todavía no dicho. El silencio no es ausencia de voces, sino presencia saturada de todo lo que calla diciéndose.

11

No toda conversación en análisis es habla analítica.

viven todos los cuerpos, en cada palabra todas las palabras. A veces, cuerpos y palabras salen de sí. Así como bailar no es mover el cuerpo, sino salirse del cuerpo para devenir movimiento sin límite, hablar podría ser liberar a las palabras de sus significados encallados (como la tierra que respira a través de plantas, árboles y demás formas verdes).

La *palabra analítica* escapa a la réplica, la interacción, el intercambio, la comunicación.

La palabra analítica indeterminada, inacabada, indefinida, se da al hablar.

El dialogo analítico aventura desvíos, arriesga conexiones, va a la deriva. *A la deriva* quiere decir salido de rumbo, lejos de la mayoría, contra la corriente, confiado en lo que soplan las palabras.

El pasaje de lo pensado a lo impensado se provoca a veces: como deslizamiento sin voluntad, como distracción inadvertida, como desconcentración fatal.

La confianza en la potencia que lleva consigo la palabra es apelación enamorada al lenguaje.

12

La palabra analítica insinúa lo que no termina de decir, detiene en el aire lo que está por concluir. El cierre de la sesión no clausura lo que se está diciendo. Parece más desenlace que cierre: los hablantes se despiden cuando un lazo se suelta. Umbral del decir sin solución que da a entender lo inacabado. Práctica de lo diferido: palabra que se desplaza en superficies desmesuradas, que disiente con la conclusión.

A veces, palabra acompañante, dedicada, ambigua, incierta, sugerente. No quiere ser única ni última, palabra ultimátum, terminante, definitiva. El poder teme la potencia desmandada de la palabra.

13

La palabra analítica, que no acierta en un centro, persiste en el pensamiento sin blanco. No festeja la palabra espon-

tánea capturada por clichés o lugares comunes.⁸ La palabra automática no dice, reitera lo ya anunciado. El sentido común somete a la palabra a la disciplina del coro. El diálogo analítico entre dos, entre tres, entre muchos, acentúa la soledad. Soledad no como falta de compañía, sino como existencia por habitar. El hablante habla, habla hasta que se encuentra, cuando ya no tiene qué decir.

14

El analista sabe lo inasible.

Algo que no se puede solucionar ni resolver, se puede desatar. No importa una historia personal como colección de hechos, sino como deshechos o restos sueltos. Aferrarse a un conflicto es un modo de aunarse a una identidad. Se habla en análisis para soltarse de lo conocido para ir más allá de sí.

No sería justo decir que el psicoanalista no sabe nada, sabe la nada. Saber la nada supone la posibilidad de escuchar vacío en una existencia. Vacío que propicia la angustia y el deseo, pero también medio que nutre el anhelo de un amo y la sujeción al goce de la moral, del consumo o de lo que sea.⁹

Psicoanalista: mensajero de una palabra no escuchada.

No se trata de hablar más, sino de escuchar con un oído que está por aparecer.

8. Escribe Barthes (1978): *“Se trataba en suma de comprender cómo una sociedad produce estereotipos, es decir, colmos de artificio que consume enseguida como unos sentidos innatos, o sea, colmos de naturaleza”*.

9. Por lo mismo, no sería justo decir que al analizante no le pasa nada, le pasa la nada.

Escribe Juan L. Ortiz (1971) en su poema *Gualeguay*: “Las ramas con sus maneras, y los follajes ralos, y los caminitos blancos, y las vacas mironas... / ¿Qué decía ese pájaro a la tarde de los espinillos ensimismados? / Todas las cosas decían algo, querían decir algo. Había / que tener el oído atento u otro oído fino, muy fino, que debía aparecer”.¹⁰

15

El problema del origen se funde con el de las causas, las fuentes, los hechos primeros. Si en el pasado bullen infinitos comienzos posibles para todo, entonces ¿cómo encontrar el origen de algo? La palabra *origen* es inseparable de la idea de Dios: supone el inicio primordial de todas las cosas. La figura de un *comienzo* se sostiene en la decisión (arbitraria pero no injustificada) de fijar una referencia para pensar.

Kierkegaard conmueve la fatalidad de un origen al desarmar el orden lógico y cronológico de la repetición: no se repite algo ocurrido, sino que la insistencia, que nos asalta una y otra vez, termina por crear su antecedente arrancando algo de la inmensidad, amarrando una presencia a un recuerdo.

Escribe Blanchot (1969): “*lo inasible como hecho, fascina como recuerdo*”.

10. Heidegger (1951) se pregunta si la imposibilidad de oír o ver proviene de una privación o si se motiva en la abundancia y saturación, cita un verso de Hölderlin que dice “*El rey Edipo tenía tal vez un ojo de más*”. Lacan (1964) recomienda la lectura del libro de Theodor Reik, que lleva un título inspirado en Nietzsche, “*Escuchando con el tercer oído*” (1948), aunque se permite bromear que dos oídos alcanzan para ser sordos. *Un oído que está por aparecer* no es un oído de más ni un tercer oído: se trata de un oído inminente, todavía no acontecido; un oído a la espera de sí.

En *Tristana* de Buñuel, la pareja se encuentra en medio de un conjunto de columnas idénticas. La mujer pregunta al hombre: "¿Cuál te gusta más?". A lo que él responde: "Pero, si todas son iguales". Entonces, ella concluye: "¡A mí me gusta ésta!", señalando la más hermosa.

Escribe Blanchot (1969): "La fuerza del análisis consiste en disolver todo aquello que parece ser primero en una anterioridad indefinida".

16

Una conversación que no es conversación. Una conversación sin intención de persuadir, ilustrar, impresionar, entretener. La *palabra analítica*, siendo la misma que va de boca en boca, se hace vocablo para decir lo único, lo que ni siquiera se puede decir. Un diálogo que exceda lo previsto, que contradice al lenguaje que se emplea para informar, transmitir, recordar. Pero ¿qué hace que un habla sea analítica? ¿Acaso el lenguaje que se emplea en los consultorios no es el mismo que se utiliza en la calle, en los bares, en los taxis, en los baños públicos, en las tintorerías?

El diálogo clínico utiliza las mismas palabras que se emplean en cualquier conversación. (Dejemos de lado la pretensión de jerga técnica con la que algunos se protegen de la ausencia de un lenguaje distinto). La palabra analítica tiene más relación con una forma de escuchar y decir para otro, que con una lengua especial.

Oscar del Barco (1996) dice algo sobre la interrogación del lenguaje poético que tomo para la palabra analítica: "La poesía es lenguaje común sacralizado, fuera de sus estructuras lingüísticas habituales. No se puede hablar de poesía con el len-

guaje común o puede hablarse con el lenguaje común desencajado de sí, en un estado, digamos, de excepcionalidad”.

La palabra analítica aspira a ese estado de excepcionalidad de la palabra de todos los días desencajada del lenguaje común.

17.

La banalidad de la época suele imaginar al psicoanalista como juez, educador, observador inteligente o pícaro de la cosa sexual. Algunos pretenciosos asumen esas poses y exhiben discursos llenos de exactitudes como prueba de que son científicos.

18

No es asunto de una conversación entre dos, tres o más; sino de un habla liberada de quienes hablan. Un habla que se expresa más allá de la conciencia o de las identidades de los hablantes. ¿Quién habla en el diálogo analítico? ¿El analizante, el analista, el inconsciente? ¿La moral, la culpa, el deseo, la angustia? El sujeto del habla analítica es el lenguaje mismo.

19

Blanchot advierte que la potencia de la relación entre analizante y analista consiste en que no consuman una relación: suspensión que habilita la posibilidad de relacionar otros sujetos que hablan en el decir, otros tiempos que actúan en simultaneidad, otros territorios que se tocan sin proximidad, otros cuerpos que habitan en lo incorporal.

20

Se presenta como un habla autobiográfica, confesional, que se parece a un diario íntimo. Un pacto conversacional

en el que lo mínimo tiene el peso de lo decisivo. Un habla disparada, dispersa, desviada. Un habla a la espera de la vacilación, la sorpresa, lo inusitado. Un habla, que finge consagrarse a los recorridos ya establecidos por la rememoración, atenta a la memoria involuntaria: esa desquicia de la asociación. Escribe Blanchot: *“Aquel que desea recordarse debe confiarse al olvido, a ese riesgo que es el olvido absoluto y a esa bella casualidad que se convierte entonces en recuerdo”*.

La interrupción no es un accidente indeseable del habla analítica sino su deseo. Habla interrumpida e interferida. Un habla dislocada, torrencial, divertida.

La *imantación asociativa* de la palabra atrae lo inesperado.

21

No se analiza para conocerse, sino para desconocerse: para dar con una sorpresa. *Conócete a ti mismo*: consigna de la mismidad, programa de introspección, promesa de un secreto profundo. *Desconocerse*: red echada al hablar que retiene cosas que flotan sin nombre.

El habla analítica practica la inmersión en lo que se desconoce. No un hundimiento desesperado, sino un golpe que despierta, chapuzón desaferrado, inestabilidad deseada, vacilación liberada. La palabra analítica más que hundida, habla hendida: partida, incompleta, salida de sí.

22

Variaciones sobre la introspección: el hablante se da a la introspección por amor, se da a la introspección para la celebración del yo, justificación o publicidad de sí, se da a la introspección como espectáculo interior de sus cosas

profundas, se da a la introspección como inmersión en un flujo de intensidades que pasan por un yo desconcertado y sobrepasado por cosas que lo dominan.

La introspección sin interioridad que practica el habla analítica no se llama introspección, sino conectividad desconcertante.

23

El habla analítica no es un habla privada: de extrañas resonancias y conexiones. No se habla para descubrir algo, sino para poner en marcha un *estado de conectividad* en el que se produce *algo*. La conexión de lo disperso rodea una sensibilidad que existe sin expresión. Conexión: proximidad, casi siempre, injustificada; enlace sin compromiso.

Escribe Wittgenstein (1917), en una carta a Paul Engelmann: *“Nada se pierde por no esforzarse en expresar lo inexpressible. ¡Lo inexpressible, más bien, está contenido –inexpressiblemente– en lo expresado!”*.

24

No se entiende lo que rechinan las cigarras, sólo lo inmóvil se copia a sí mismo.

En una de sus últimas intervenciones se interrogaba León Rozitchner: *¿Por qué existe un cuerpo dentro de todo lo existente, que sea yo mismo? Es el único y verdadero misterio: que exista un cuerpo que sea yo mismo”*.

Una pregunta por la identidad no es por qué soy el que soy, sino por qué no soy otro. No soy comerciante ni criador de pájaros ni artesano en el sur; esas existencias que nunca seré están llenas de mi ausencia.

Una broma de Macedonio Fernández: “*faltaron tantos que si hubiera faltado uno más, no hubiera cabido*”. El mundo habitado por innumerables presencias está repleto de lo ausente.

La existencia titila fugaz en un mínimo resto de vacío. Lo singular se podría pensar como el brillo de innumerables ausencias.

25

El psicoanálisis permite descansar a los insomnes. El insomnio es una obsesión de la identidad: dormir es un modo de olvidarse de sí, de desprenderse de lo que se piensa en uno. El insomne está obligado a permanecer horas junto a sí mismo.

26

El habla analítica cultiva la promesa de que algo llegará con la palabra.

27

Blanchot escribe en una época en la que los psicoanalistas todavía eran vistos como médicos, los analizantes como enfermos, las personas que hablan como sujetos.

28

La puesta en escena del habla analítica requiere del suspenso del mundo durante un tiempo. Si ese espacio se llama *consultorio*, habrá que recordar que no es el lugar en el que un médico recibe y atiende pacientes. Si ese tiempo se llama *sesión*, habrá que sugerir extensiones e intensidades que no se miden con un reloj. Si esa escenografía se suele componer con un *diván* y un *sillón*, habrá que decir que ese

diálogo no depende tanto del escenario, como de la puesta en juego de una posición. Si se pone en marcha un ensamble entre la potencia de la palabra, un saber sobre los sujetos que hablan en el decir, el deseo de hablar y escuchar, alcanzaría con trazar un círculo de tiza en el pasillo de un hospital para indicar que en esa intimidad, sin muros ni aislamientos, se podría celebrar la palabra analítica.

29

El psicoanalista no recuerda lo que se habla en una sesión. Esos diálogos se desvanecen como un sueño. Incluso cuando está a punto de recordar, en el umbral de esa visión completa, todo se vuelve borroso y desaparece. El psicoanalista no recuerda porque no es dueño de esas palabras. Su olvido es una prueba de su desposesión: nada de eso que podría recordar le pertenece. Blanchot capta ese *padercer* que crea la obligación de olvidar: cuesta beber en ese desierto y estar en esa soledad. En el próximo encuentro, otra vez, lo habita una extraña memoria de cosas habladas que, al rato, cuando termina la sesión, vuelve a perder.

30

Salvo alguna que otra palabra, el analizante no recuerda qué dice su analista. Tiene memoria de su decir como un habla que se expresa muda o enmudecida. Tras la despedida escucha en soledad el brillo que se apaga de un sonido reconfortante.

31

El analizante participa de un habla interesado en encontrar una verdad que otorgue sentido a su vida. Anhela algo que, sin embargo, no ocurrirá.

Jacques Lacan (1953) dice en un texto clásico citado por Blanchot: *“La ilusión que nos empuja a buscar la realidad del sujeto más allá del muro del lenguaje es la misma por la cual el sujeto cree que su verdad está en nosotros ya dada, que la conocemos por adelantado...”*.

No es cuestión de buscar la realidad interior del sujeto, su verdad o fantasma, sino de advertir de qué modo la vida de alguien está habitada por una verdad o fantasma que lo goza y protege a la vez. Inadvertidamente muchos psicoanalistas suelen utilizar el término *sujeto* como sinónimo de paciente, persona que habla o existencia humana. Se podría, en muchos casos, decir analizante, hablante, viviente, reservando la idea de sujeto para cuando se la necesite.

El que comienza un análisis hablando sobre sí no es necesariamente el sujeto que habla. En el hablante hablan diferentes sujetos que colonizan las palabras y se posesionan en su voz. No porque se trate de una polifonía, sino porque el *lugar de sujeto* es ocupado por diferentes figuras, incluso por la del hablante que, a veces, se hace responsable de lo que en él se está diciendo.

32

Un habla confiada al lenguaje que vive, al mismo tiempo, en estado de zozobra. Ni peligro, ni naufragio; inquietud. Un habla derrochada, no medida, ahorrativa, precavida. Un habla deseosa de sacudidas, zarandeos del sentido común. Un habla que toma de los hombros a las palabras para que reaccionen, despierten, salten sus pulgas o se olviden de sí.¹¹

11. Alguna vez Luis Alberto Spinetta dijo: *“Hemos hecho de las palabras algo para entender, cuando en realidad son aquello que simplemente está ahí y suena”*.

33

En ocasiones alguien no puede hablar, no sabe qué decir, siente que no tiene nada que decir, se aburre escuchando lo que está diciendo o necesita hacer silencio. ¿Y si cayera sobre sí *una gota de otro color*?

34

Se necesita pensar la idea de inconsciente lejos de la desgracia de la privación, el defecto, la sustracción. La falta es un condimento que sazona lo posible. La carencia es un desencadenante de lo que no estando podría estar y no una constancia trágica de lo que está ausente. Inconsciente como lo irreductible, lo incapturable: lo neutro que *hace falta*.

Inconsciente, lo venidero. Inconsciente, deslizamiento que no cesa.

35

Insuficiencia, privación, carencia, falta.

La existencia humana como *insuficiencia* no significa discapacidad, falla, disminución, sino disponibilidad. La *privación* recuerda ausencia de amor, de abrigo, de alimento, de una palabra primera. La circunstancia del nacimiento humano se presenta como desvalimiento y posibilidad, como escasez y abundancia. La *carencia* se inclina a la resignación, la amargura, la nostalgia; tiende a la inmovilidad de algo que se niega (*carenciado*). La *falta* llama a la reparación, a la procuración, a la imaginación; moviliza hacia lo que se rehúsa o queda por recorrer. Nos *falta* un amor, se *carece* de corazón; *falta* a la palabra, *carece* de honor; *falta* el respeto a la autoridad, *carece* de compromiso

con el vecino; cometió una *falta*, *carece* de moral; *falta* a clase, *carece* de escuela; le *falta* ella, *carece* de amor; no lo echa en *falta*, *carece* de importancia; le *falta* plata, *carece* de dinero; ¿*falta* mucho? *Estar en falta*, en deuda o con culpa.

Blanchot advierte la diferencia entre la *falta* y lo que *hace falta*. Lo que *hace falta* no como lo que se necesita para remediar una situación, lo que *hace falta* como invención de una disponibilidad.

Lo que *hace falta* empuja el desear, mueve hacia lo otro. Lo otro como posible que no se sabe qué es; lo otro no como objeto de añoranza de algo perdido, sino como desprendimiento que procura lo nunca tenido.

Faulkner decía que escribir era poner en el mundo algo que no estaba: no que faltaba, sino que no estaba. Escribir es *hacer faltar* algo que no faltaba antes del obrar. Se podría inventar la palabra *faltasia* para recuperar la idea de Klein de *fantasia* como energía que alucina lo que todavía no se sabe o escribir *faltasible* para retomar la idea de *falta en ser* de Lacan indicando que se trata de apertura a lo posible y a lo inasible a la vez.

36

Las ideas de *falta en ser* o *falta de sentido* parecen cargar a la existencia con una deuda: como si al ser le faltara sustancia o la vida mostrara su imprevisión no teniendo sentido. El ser adviene *sin ser*, el sentido adviene *sin sentido*, no porque ser y sentido sean figuras desprovistas de algo o pendientes de realización. El *sin* no es aquí preposición o prefijo que avizora lo que debe completarse. Las composiciones *ser-sin ser* o *sentido-sin sentido* recuerdan que

la presencia deviene de la ausencia, como la palabra del silencio. Lo *sin* alumbraba lo que no se completa para que la vida sea. La muerte señala el momento justo en el que ser y sentido quedan colmados, para siempre.

37

El habla analítica deviene incesante e interminable.

En *Las mil y una noches* se cuenta que un sultán fue engañado por una de sus esposas. Tras castigar a la infiel con la muerte, decide cada noche desposar a una joven virgen, a quien ordena matar a la mañana siguiente. Así, el rey Sahrayar comienza una silenciosa matanza de mujeres. Llega un momento en el que casi no quedan vírgenes en el reino, Sherezade, la hija del gran visir, ruega a su padre que la entregue al sultán. El rey la toma por esposa. Esa noche, que sería la última, ofrece después de hacer el amor un relato a su desconfiado esposo: *¿Podría contarle una historia maravillosa, mi Señor?* El rey, que odia a todas las mujeres, acepta: así comienzan *Las mil y una noches*. Sherezade aplaza la muerte a través del don de relatar: presenta historias infinitamente encadenadas, no suspende ni difiere el final, deja cada relato en el punto de un nuevo comienzo.

38

La *palabra analítica* no es palabra divina: no revela nada ni instituye certidumbres ni descubre secretos, no es una palabra profética. Despierta e inquieta; no impone sumisión, propaga irreverencias.

Escribe Blanchot (1969) "*palabra del saber, no del obedecer*".

Se siente aturdido, como si escapara de un derrumbe, un incendio, un bombardeo, una tormenta interminable. Un juez ordena a la policía que lleven al joven a un hospital psiquiátrico. Ahora está en medio de un montón de desconocidos, sin su ropa ni sus documentos, confundido, aplanado por las pastillas y por el miedo. Alguien lo trae a la reunión, toma asiento callado, ausente, solo. Los que están hablan de cosas. En eso, alguien dice que amaneció con una gran tristeza. El muchacho, entonces, levanta la cabeza para decir que él también está triste. No agrega más. Comienza una deriva que interroga a los que miran o se advienen a hablar con la mirada. *"A usted, ¿qué lo pone triste?"*: *"A mí, perder a mi perro"*; *"A mí, cuando me tratan como a un perro"*; *"A mí, cuando se murió mi vieja"*; *"A mí, que no vengan a visitarme"*; *"A mí, estar acá"*; *"A mí, que mi señora no me deje ver a la nena"*; *"A mí, que me digan que soy un alcohólico"*; *"A mí, verle la cara a la enfermera"*; *"A mí, que mis hermanos me robaran todo y me encerraran acá"*; *"A mí, que River se haya ido a la 'B'"*; *"A mí, que me trajeran esposado en el piso de un patrullero"*. Tras la deriva, vuelve la pregunta al recién llegado: *"A algunos los pone triste una cosa, a otros otras y, así, cada uno lleva tristezas. A usted ¿qué lo pone triste?"*. *"A mí, no tener nombre"*. *"Mire -dice el que hasta el momento no había participado-, si uno está metido en un lugar como este y no se pone triste, es porque está muy enfermo"*.

La palabra no descubre nada, se ofrece como nave que zarpa y hace puerto, cada tanto, en estados que se dicen con otros. No interesa la colección lograda de sentimientos tristes, sino recorridos que se inician entre muchos posibles. El *"a mí"* es contraseña de poseídos que se dejan

llevar por una corriente que habla. La *palabra analítica* sabe que el vacío no se llena ni se alivia encontrando algo, sino habitando emociones fuera de sí, en un sendero bordeado por otros cuerpos.

40

¿Quiénes hablan en el habla analítica? No importa tanto lo que diga el yo: eso que alguien piensa acerca de sí, sino lo que lo piensa cuando cree pensarse. No se reduce sólo de la división del sujeto: la distinción entre el sujeto del enunciado y el sujeto de la enunciación. Esa apertura del habla no se reduce a la forma de un sujeto, sino que estalla en multitudes hablantes que asumen, cada una a su tiempo, el lugar de sujeto.

En el habla clínica hablan (en posición de sujeto) amor, locura, muerte.¹²

El yo es lugar sujeto, sitio de un espectador anonadado que, a veces, asume la arrogancia del muñeco del ventrílocuo. Escenario personal en el que una intensidad se hace del lugar de sujeto, una intensidad que no es el yo ni el otro yo secreto, sino un enjambre sentimental de la civilización colmado de voces disciplinadas y rebeldes.

41

El analizante, invitado a la desmesura de decir todo lo que pasa por su cabeza, tarda en comprender que habla para aproximarse al silencio.¹³

12. Para coincidir con la serie trazada por Horacio Quiroga.

13. *Decirlo todo*, la ilusión de *saber todo de sí* (lo mismo que en el amor: saber todo del otro) pulverizaría el misterio que mueve la vida.

Marcelo Percia

Escribe Lezama Lima: *“las palabras son una red que apresa silencios, prendido el silencio, se disuelve la palabra”*.

Bibliografía.

Barthes, Roland (1978). *El placer del texto*. En *El placer del texto y Lección inaugural*. Siglo Veintiuno Editores. Buenos Aires, 2003.

Blanchot, Maurice (1959). *El libro que vendrá*. Monte Ávila Editores. Venezuela, 1992.

Blanchot, Maurice (1969). *L'entretien infini*. Éditions Gallimard. Francia, 1969.

Borges, Jorge Luis (1981). *La Cifra*. En *Obra Poética 3*. Alianza Editorial. Madrid, 1998.

Del Barco, Oscar (1996). *Juan L. Ortiz. Poesía y ética*. Alción Editora. Córdoba, 1996.

Deleuze, Gilles (1973). *Cinco propuestas sobre psicoanálisis*. En *La isla desierta y otros textos*. Pre-textos. Valencia, 2005.

Heidegger, Martín (1951). "...Poéticamente habita el hombre...". En *Conferencias y artículos*. Editorial Serbal. Barcelona, 1994.

Lacan, Jacques (1953). *Función y campo de la palabra y el lenguaje en psicoanálisis*. En *Escritos I*. Siglo Veintiuno Editores. México, 1966.

Lacan, Jacques (1964). *Los cuatro conceptos fundamentales del psicoanálisis*. Seminario 11. Editorial Paidós. Buenos Aires, 1986.

Lévi-Strauss, Claude (1949). *El hechicero y su magia*. En *Antropología Estructural*. Editorial Universitaria de Buenos Aires. Buenos Aires, 1976.

Musil, Robert (1925). *Ensayos y conferencias*. Editorial Visor. Madrid, 1992.

Ortiz, Juan L. (1971). *El Gualeguay*. Beatriz Viterbo Editora. Rosario, 2004.

Rozitchner, León (2011). *Materialismo ensoñado*. Tinta Limón Ediciones. Buenos Aires, 2011.

Wittgenstein, Ludwig (1917). *Carta a Paul Engelmann*. Citada en la Introducción de Isidoro Reguera y Jacobo Muñoz en Wittgenstein, Ludwig (1918). *Tractatus logico-philosophicus*. Alianza Editorial. Madrid, 1993.

Wittgenstein, Ludwig (1953). *Investigaciones filosóficas*. Instituto de Investigaciones Filosóficas UNAM/Crítica. Barcelona, 1988.

Esta primera edición de *La palabra analítica* se terminó de imprimir en marzo de 2012 en Talleres Gráficos Su Impress S.A., Tucumán 1478/80.